

Qui dites-vous que je suis ?

Marc 8 : 27 – 33 « *Jésus s'en alla, avec ses disciples, dans les villages de Césarée de Philippe, et il leur posa en chemin cette question : Qui dit-on que je suis ? Ils répondirent : Jean Baptiste ; les autres, Elie, les autres, l'un des prophètes. Et vous, leur demanda-t-il, qui dites-vous que je suis ? Pierre lui répondit : Tu es le Christ. Jésus leur recommanda sévèrement de ne dire cela de lui à personne. Alors il commença à leur apprendre qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les anciens, par les principaux sacrificateurs et par les scribes, qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât trois jours après. Il leur disait ces choses ouvertement. Et Pierre, l'ayant pris à part, se mit à le reprendre. Mais Jésus, se retournant et regardant ses disciples, réprimanda Pierre, et dit : Arrière de moi, Satan ! Car tu ne conçois pas les choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines. »*

Qui dites-vous que je suis ?

Jésus, au travers de cette question, semble s'interroger sur son identité, sur sa légitimité, sur son impact auprès des hommes.

Question somme toute banale, qui n'a pas envie de connaître, de savoir quel regard portent les autres sur nous-mêmes.

Mais pourquoi Jésus éprouve le besoin de se qualifier « Fils de l'homme » ? De toute évidence, il est – en apparence aux yeux de ses contemporains – fils de Joseph et de Marie, alors pourquoi cette insistance ?

Mais nous sommes au Moyen Orient, dans une société profondément religieuse et au fait des révélations et prophéties de la Torah. L'appellation "fils de l'homme" apparaît déjà dans le livre de **Daniel au chapitre 7 verset 13** « *Je regardai pendant mes visions nocturnes, et voici, sur les nuées des cieux arriva quelqu'un de semblable à un fils de l'homme ; il s'avança vers l'ancien des jours, et on le fit approcher de lui.* » ; elle désigne le vainqueur des puissances du monde, représentées par autant de bêtes féroces. Le Fils de l'homme est le vainqueur du combat et la royauté universelle lui est remise.

Dans les paraboles du livre d'Hénoch, le fils d'homme est un être mystérieux, séjournant auprès de Dieu, possédant la justice, il doit venir à la fin des temps où il siègera sur son trône de gloire, juge universel, sauveur et vengeur des justes qui viendront auprès de lui après la résurrection.

Plus de 70 fois dans la bible, Jésus se présente en tant que « *fils de l'homme* ». On peut donc penser que les évangélistes ont retenu là une de ses expressions typiques. Pourquoi Jésus se présente-t-il ainsi ?

Peut-être à cause de l'ambiguïté du titre ; car il peut être compris dans un sens banal : Jésus est "fils de l'homme", au sens où il est pleinement homme, enraciné dans une descendance, rattaché à une famille, des amis, un métier, un village... Il vit discrètement, sans revendiquer sa filiation divine. Mais l'expression renferme aussi une allusion nette à l'apocalyptique que tout juif est susceptible d'entendre ; elle laisse entrevoir l'autre face, plus mystérieuse, de son identité. Cet homme a un rapport particulier à Dieu qui "*a mis en lui tout son amour*". Il est le Fils de Dieu.

L'expression laisse donc ses interlocuteurs libres. Libres d'ignorer qui est Jésus, de le questionner sur son identité ou de se mettre à sa suite. Finalement : celui qui a des oreilles qu'il entende !

A question directe, réponse directe.

Jésus fait ici un point d'étape. Qu'est-ce que tous ces gens ont vraiment appris et retenu jusqu'alors ? Que doivent-ils avoir saisi pour pouvoir continuer à me suivre jusqu'à la Croix, jusqu'à la mort, jusque DANS ma mort et ma résurrection ?

Les disciples lui relatent simplement ce qu'ils ont entendu : « *Les uns disent que tu es Jean-Baptiste ; les autres, Elie; les autres, Jérémie, ou l'un des prophètes.* »

Les réponses sont positives, je dirai agréables à entendre : être comparé à Jean-Baptiste, Elie ou Jérémie prouve à l'évidence que Jésus a frappé l'inconscient des foules, que l'impact de ses paroles, de ses actes, de ses miracles ne sont pas passés inaperçus, qu'il s'est fait une renommée de prophète, ce qui est déjà bien, je dirai même, vu la notoriété de ceux qui l'ont précédé, très bien.

Mais cela ne semble pas suffire à Jésus : ce qu'il veut savoir, c'est ce que ses proches, ses disciples, ses amis, pensent vraiment. C'est avec des questions anodines que Jésus commence son évaluation : « **Les gens, qui disent-ils que je suis ? Et vous, qui dites-vous que je suis ?** » « **Et VOUS, qui dites-vous que je suis ?** » Le VOUS que Jésus adresse à ses disciples, Matthieu l'adresse aussi à ses lecteurs et donc à vous, à moi.

A nous aussi, Jésus demande : « Qui dis-tu, toi, que je suis ? Que connais-tu de moi, qu'as-tu appris de moi, sur moi, jusqu'ici ? »

Sorti des réponses toutes faites – tu es mon Seigneur et mon Sauveur par exemple – Jésus veut que se soit le cœur qui parle : « oui je suis ton Seigneur mais quelle place j'occupe dans ta vie ? » ; « Quelle place est la mienne quand tu es en société, quand tu es dans un milieu qui m'est hostile, quand les blagues à deux sous fusent sur mon nom, quand ton regard croise celui d'un homme brisé, d'une femme apeurée, d'un enfant qui a froid, d'un étranger qui ne demande qu'à vivre dignement, d'un vieillard qui ne dit rien, ne demande rien mais t'implore par son seul regard ? »

« Quelle place est la mienne face à l'injustice, la malhonnêteté, la violence autant des mots que des gestes, quelle est ma place quand tu te tais, préférant un silence coupable plutôt qu'une parole forte, où je suis quand tu accepte l'iniquité et le mensonge, quand tu sais et ne dis rien ? »

Et ces questions en posent alors une autre. Que connaissons-nous, que savons nous vraiment les uns des autres ?

Il y a les gens qu'on ne connaît pas, les inconnus dans la rue, et il y a les gens avec qui on a fait connaissance, ces derniers, on peut alors les reconnaître, lorsqu'on les croise, lorsqu'on les retrouve. Mais dans quelle mesure les connaissons-nous vraiment ?

Nos enfants, on les connaît en principe comme si on les avait faits ! non ? Mais ne nous surprennent-ils pas encore et toujours ? Avons-nous vraiment fait le tour de leur personnalité ? N'ont-ils pas aussi leur vie, leur jardin secret que nous ne pénétrons sans doute jamais ?

L'image que nous en avons, n'est-elle pas souvent faussée par l'amour que nous leur portons, faussée au point de renverser les valeurs, prêts à excuser, trouver des circonstances atténuantes, minimiser leurs actes ne voulant pas voir une réalité qui fait mal parfois mais qui pourtant devrait nous sauter aux yeux ?

Et nos conjoints, que nous côtoyons au quotidien, avec qui nous partageons notre vie jusque dans ce qu'elle a de plus intime. Des conjoints qui se « connaissent » bibliquement selon l'expression consacrée : peuvent-ils prétendre tout savoir, avoir tout compris de l'autre ? Et je pourrais continuer avec nos collègues, nos amis, nos voisins...

C'est ce que nous démontrent les réponses que donnent des disciples :

« *Pour les gens, tu es Élie, Jean-Baptiste, un des prophètes* » : chacun s'est fait de Jésus une représentation différente, bien que toutes expriment ce que la figure du Messie véhicule avec elle d'attente, de promesse, d'espoir de salut.

Tous ces noms égrenés prouvent bien que nous nous donnons finalement à voir sous des visages différents, ou que les autres projettent sur nous des images différentes.

Nous n'avons pas un, mais des visages. On peut nous dire jovial, ou taciturne selon notre humeur. Doué ou nul en cuisine suivant si nous avons réussi ou pas notre recette, bon ou mauvais en maths ou en philo suivant si nous avons réussi ou pas notre examen...

Personne ne peut prétendre nous connaître vraiment, car nous ne sommes pas en permanence égaux à nous même ! Quant à se connaître soi-même... même au terme d'une longue psychanalyse, peut-on vraiment explorer la totalité de ce qui se joue inconsciemment chez nous ?

Si je prends mon exemple, dans certaines situations « compliquées », la colère me rattrape souvent et avec elle une forme de violence. Un héritage d'une jeunesse « agitée », d'un passé de rugbyman, d'une hérédité affirmée ? ; qui sait ? On ne se connaît pas vraiment soi-même !

Socrate a résumé tout son enseignement par cette maxime : Connais-toi toi-même !

Ce « connais-toi toi-même » est l'un des préceptes inscrit sur le fronton du temple de Delphes.

Dans certaines situations exceptionnelles, des hommes et des femmes se sont révélés des personnes extraordinaires, capables de se transcender et donner le meilleur d'eux-mêmes, des « justes parmi les nations » ; d'autres au contraire ont cédé aux pires instincts, aux pires bassesses appelant bien ce qui était mal et mal ce qui était bien !

Dans notre vie de foi également, nous ne pouvons pas prétendre vraiment tout connaître, tout savoir, de Dieu et de Jésus-Christ. Et pourtant, Jésus insiste ici car visiblement, il y a une chose dont il voudrait être sûr, une chose qu'il voudrait que nous ayons vraiment comprise sur lui. C'est ici que se creuse le fossé entre le religieux, le lettré, habitué à la lecture intensive, exclusive de la Torah, celui ou celle qui attache de l'importance à chaque lettre du Livre sacré, qui s'y use les yeux autant que la faculté de réfléchir par lui-même et qui, en fin de compte, sera peut-être un théologien de renom, un Maître de la Loi mais un ignorant quant à la réalité, à la vie de l'Esprit !

Et il y a le publicain, le sans grade aux yeux des Maîtres, des savants, qui ne connaît pas l'Hébreu ou le Grec ou la signification du aleph ou du tav - première et dernière lettre de l'alphabet hébraïque - mais qui connaît Dieu car ses paroles ont été recueillies, gravées dans son cœur, qui ne croit pas seulement en Dieu mais qui croit Dieu dans tous les actes de sa vie ; la réponse à sa question, à son questionnement, c'est Pierre qui nous la livre en confessant que Jésus est le Christ, le Messie, le Oint de Dieu.

Il y en a au moins un sur les douze qui est arrivé au même stade que nous, qui sait que Jésus est en effet le Messie qu'Israël attend, celui que Jean-Baptiste et tous les prophètes avant lui ont annoncé. Mais la réaction de Jésus est déroutante : loin de le féliciter ou de le conforter dans ce qu'il affirme, il le rabroue, lui dit de passer derrière lui comme on mettrait le mauvais élève au piquet au fond de la classe !

Il lui répond avec ce qui est la première des trois annonces de sa Passion ; il lui dit en une phrase laconique, qu'il n'est pas celui qu'il croit. Il sous-entend qu'il est bien le Christ, mais qu'il n'est pas ce sauveur triomphant du peuple d'Israël, ce roi glorieux qui va restaurer le trône de David et ramener la paix, porté par un peuple libéré et en liesse.

Ce Messie tant attendu va devoir mourir par la main même des hommes. Il FAUT qu'il souffre, qu'il soit rejeté, qu'il meure et enfin qu'il se relève de la mort. Il le FAUT !

On peut entendre trois choses dans ce « IL FAUT » :

- la fatalité divine : Dieu tout puissant en a décidé ainsi, et Jésus, obéissant, s'exécute. Il est un Dieu vengeur, et veut une victime en sacrifice pour le pardon de nos fautes.

- l'inéluctable de la folie des hommes : Vu ce qui se trame en secret avec les scribes, les pharisiens, les grand-prêtres, on ne pourra éviter cette condamnation et cette fin tragique, ça ne peut pas finir autrement.

- ou bien, en combinant plus ou moins les deux, comprendre que Dieu a décidé d'être la victime de notre folie afin de se donner à connaître, de se révéler dans la Croix.

Oui, Jésus veut nous faire comprendre ici que Dieu va se révéler à nous en vérité dans sa mort sur la croix : Dieu va nous apparaître faible, victime de la folie des hommes, il va nous faire connaître ainsi son vrai visage, sa vraie nature.

Alors, comme Pierre, dont la réaction face à cette annonce tragique trahit la désillusion, nous prenons conscience que meurent avec Jésus sur la Croix toutes les images que l'on s'était faites de Dieu. Nous découvrons à la fois sa faiblesse alors que nous le croyions fort, sa résignation alors que nous le croyions omnipotent. Mais nous découvrons aussi dans la résurrection que notre folie n'a pas le dernier mot.

Et c'est, selon le Christ, ce qu'il faut avoir compris pour continuer la route avec lui : se mettre à sa suite, ce n'est pas l'accompagner vers son triomphe à Jérusalem comme narré dans le récit des Rameaux ; mais c'est l'accompagner vers la mort, dans la mort, sur la Croix.

Non pas se tenir au pied, pour se lamenter ou demander pardon, mais mourir avec lui, et avec toutes les images que nous avons de Dieu, d'un salut que nous pouvions gagner ou monnayer de notre vivant. Mourir, et ressusciter avec lui comme dans le Baptême pour comprendre que nos vies sont des successions de morts que nous traversons, et dont nous nous relevons vivants, et sauvés par pure grâce.

Lors de ce point d'étape, Jésus a redéfini la feuille de route, et expliqué ce qui attendait ceux qui fidèlement accepteraient de continuer à le suivre.

Cela sous-entend errer à sa suite, assumer notre propre faiblesse et notre manque de foi, pour à l'arrivée mourir avec lui, et rencontrer Dieu, mais le Dieu de la Croix.

Et nous voilà déroutés, déboussolés nous aussi à cette annonce : nous ne savions finalement pas qui était Dieu, ou du moins, nous en avions une image faussée, erronée.

Le Dieu que l'évangéliste Marc nous donne à connaître au fil de son récit, ce Dieu incarné en Jésus-Christ, son Fils bien-aimé, ce Dieu est un Dieu faible qui accepte la plus atroce des morts, qui nous entraîne à sa suite et nous relève avec lui.

Derrière ce « **qui dis-TU que je suis ?** », Jésus nous pose à chacune et à chacun une question radicale qui déplace et bouscule notre foi, notre conception de Dieu, notre existence... notre Vie « Sais-tu vraiment qui je suis, ce que j'attends de toi, ce que je suis venu te faire comprendre ? »

Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes. **1 Corinthiens 1 : 25.**